

Article 1 :

***La métaphorisation de l'eau, image de reproduction dans la prose
africaine anglophone et francophone***

Dr Mathurin SONGOSSAYE
Enseignant-chercheur
Département Lettres Modernes
UNIVERSITE DE BANGUI
songossaye@yahoo.fr

RESUME

La terre, la pluie et le soleil, archétypes de l'imaginaire littéraire, font partie intégrante du paysage romanesque de *The Interpreters* de Wole Soyinka, *Les Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma et *Le Cercle des Tropiques* d'Alioum Fantouré. L'évocation de ces trois images de la reproduction s'appuie d'abord sur une certaine objectivité du réalisme climatique. Pôles dominants certes de l'imaginaire littéraire, la terre, la pluie et le soleil interviennent dans les rapports que l'homme entretient avec le travail, son milieu naturel et les dieux. Cependant, au travers de son traitement dans la prose africaine, du « réel », on bascule dans une approche métaphorique et symbolique.

Cette communication va tenter de scruter l'imaginaire de la pluie dans les œuvres littéraires africaines anglophones et francophones citées, tout en essayant de plonger dans les sociétés africaines traditionnelles pour analyser les différentes perceptions de ces archétypes par les auteurs que nous avons choisis.

Mots clés : *eau, pluie, fleuve, métaphorisation, image.*

ABSTRACT :

The earth, the rain and the sun, the archetypal of the literary imaginary, are the integral part of the novels landscape *The Interpreters*, *Les Soleils des Indépendances* and *Le Cercle des tropiques*. The evocation of these three images of the reproduction relies first of all on a certain objectivity of climatic realism. Dominant poles certainly of the literary imaginary, the earth, the rain and the sun intervene in the relationship that man develop

with the work, his natural environment and the gods. Meanwhile through its treatment in the African prose of the real, we move toward a metaphoric and symbolic approach.

This contribution will try to scrutinize the imaginary of the rain in the African Anglophone and Francophone literary works mentioned, by trying to touch the African traditional societies in order to analyze the different perceptions of these archetypes presented by the authors chosen.

Keywords : *water, rain, river, metaphor, image.*

Si cet article vous intéresse, vous pouvez [télécharger gratuitement ici](#).

INTRODUCTION

Les trois images de la reproduction dans les œuvres littéraires africaines francophones et anglophones sont la terre, le soleil et l'eau. Ce qui prédomine dans la représentation du soleil est son aspect purement négatif, alors que la terre et l'eau sont souvent valorisées. Gaston Bachelard avait établi que les rêveries sur le feu s'orientent vers divers complexes dont : celui de Prométhée, qui regroupe « *toutes les tendances qui nous poussent à savoir* » (Bachelard, 1985 : 26) et celui de Novalis, qui synthétise « *l'impulsion vers le feu provoquée par le frottement, le besoin d'une chaleur partagée* » (Bachelard, 1985 : 70), et invite à pénétrer la terre, les choses, les êtres, pour ne retenir ici que deux complexes parmi tant d'autres.

A l'instar de Jung, Bachelard avait multiplié les complexes afin de saisir, dans leur diversité, toutes les nuances de l'imagination et d'en dresser une véritable typologie. Il a ainsi défini comme autant de retrouvailles individuelles avec des archétypes de l'inconscient collectif car, écrit-il, « *ce qui oriente les tendances psychologiques, ce sont les images primitives* » (Bachelard, 1985 : 149). On notera par ailleurs que la limitation des archétypes par Gaston Bachelard au nombre de quatre (la terre, l'eau, le feu et l'air) a suscité des protestations à l'exemple de la prise de position de Gilbert Durand qui pense que « *dans [les] remarquables études sur les rêveries inspirées par les matières élémentaires, Gaston*

Pour citer cet article : SONGOSSAYE M., « La métaphorisation de l'eau, image de reproduction dans la prose africaine anglophone et francophone », *Annales de l'Université de Bangui*, série A, n° 8, juin 2019, www.credef-ub.org/

Bachelard a oublié la neige. Oubli bien excusable pour un Champenois. » (Durand, 1996 : 9).

Dans les œuvres littéraires africaines anglophones et francophones, ces images subissent un traitement métaphorique en communion avec l'histoire politique des personnages. Ainsi, comment ces images de la reproduction sont-elles mises en valeur dans la prose africaine ? Quels sont les éléments naturels qui se conjuguent avec l'eau ? Que symbolise enfin la surabondance de ces éléments naturels ? Pour répondre à ces interrogations, il convient en premier lieu d'examiner la corrélation de l'eau, la pluie et le fleuve. Ensuite nous verrons comment la description de ces archétypes dévoile l'échec politique. Enfin, nous comprendrons que la stérilité d'un personnage romanesque symbolise aussi la stérilité et la violence de la nature.

1. Les trois images de la reproduction dans la prose africaine subsaharienne

La terre, la pluie et le soleil font comme nous venons de l'évoquer, partie intégrante du paysage romanesque de *Les Soleils des indépendances*, *The Interpreters*, et *Le Cercle des Tropiques*. L'évocation de ces trois images de la reproduction s'appuie d'abord sur une certaine objectivité du réalisme climatique. Pôles dominants certes de l'imaginaire littéraire, la terre, la pluie et le soleil interviennent dans les rapports que l'homme entretient avec le travail, son milieu naturel et les dieux. Cependant, dans son traitement dans la prose africaine, du « réel », on bascule dans l'approche métaphorique et symbolique sans prendre garde. Il serait donc plus intéressant d'examiner une à une ces différentes images de reproduction.

1.1. La pluie

La pluie est l'élément fécondant. Elle féconde la terre, la rend fertile et se présente ainsi comme le symbole de la procréation. Porteuse d'espoir, elle apaise les effets accablants de la chaleur qui grille, assoiffe et tue. La pluie apporte un sentiment de gaieté et de joie. A côté de la déesse terre, « le faiseur et empêcheur

de pluie » jouit d'un grand respect dans les sociétés africaines traditionnelles. C'est lui qui provoque la pluie, qui la fait descendre pour qu'elle féconde la terre. Il intervient aussi pour « empêcher » la pluie de pleuvoir aux cours des diverses cérémonies ou lors des funérailles. Nous privilégions dans ce sous-titre l'analyse de la pluie non seulement en tant qu'image de la reproduction mais aussi dans ses acceptations métaphoriques.

Dans *The Interpreters* de Wole Soyinka en particulier, l'eau revient sous diverses formes. Ses représentations anthropomorphes font d'elle à la fois un circonstant et un actant dans le récit. Soit c'est le fleuve qui accompagne les protagonistes dans leur voyage chargé de méditation sur le caractère éternel et renouvelable de l'eau et donc de la vie, soit c'est la pluie qui inonde toute une ville ; ailleurs et cela plus fréquemment, c'est encore la pluie qui chasse des noceurs dans des boîtes de nuit.

La représentation du fleuve au début du roman lui donne tous les caractères mythiques et initiatiques. Le premier épisode décrit un voyage effectué par quatre protagonistes : Egbo, Sagoe, Kola, et Bandele au « pays » des Osa, un peuple riverain qui a la réputation de détenir les secrets des eaux et des forces mystiques. Mais puisque ces personnages sont des interprètes pour qui tout acte aussi grandiose ou banal soit-il, doit toujours être interprété de différentes manières, ils ne cesseront de remettre en cause les prétendus secrets des riverains. Le voyage est aussi un procédé narratif puisqu'un enchâssement analeptique à focalisation interne fait revivre tout le passé d'Egbo. Il se souvient que c'est au bord d'un fleuve qu'il aimait lire quand il était tout jeune :

Me too,' said Egbo. 'I suppose I can never wholly escape water, but I do not love things of death. I remember when I was in Oshogbo I loved Oshun grove and would lie there for hours listening at the edge of the water. It has a quality of this part of the creeks, peaceful and comforting. (Soyinka, 1965 : 8)¹.

¹ « Moi aussi, dit Egbo. Je suppose que je n'échappe jamais à l'eau, mais je n'aime pas ce qui me rappelle la mort. Je me souviens que lorsque je me trouvais à Oshogbo j'aimais me rendre au bois sacré d'Oshun ; je restais là

Ce passage souligne tous les caractères mystiques du fleuve en particulier, et de l'eau en général pour Egbo encore jeune. Le pont est la matérialisation d'un lien, une sorte de médiateur permettant d'accéder à un autre espace. Il devient pour le personnage le symbole du lien entre lui et ses parents décédés. C'est au bord du fleuve que se pratiquent les rites d'initiation ayant pour but de faire connaître au jeune Egbo les secrets de la vie. Il déclare lui-même : « J'aimais la vie silencieuse et mystérieuse. Pendant les vacances, j'apportais mes livres au bord de l'eau pour les lire. » (Soyinka, 1965 : 9)²

1.2. Le fleuve

Le fleuve, symbole de silence et de mystère, est aussi dans ses fonctions ambivalentes, un élément mortifier. Dès la mise en relief du fleuve comme espace de l'initiation, un passage s'interpose pour illustrer la collusion entre l'eau et la mort. Et c'est au travers de ces doubles fonctions que se prête la lecture de l'eau dans *The Interpreters*. « Je suppose que je ne pourrai jamais échapper à l'eau », affirme Egbo avant de conclure, « mais je n'aime pas les choses de la mort » (Soyinka, 1965 : 8)³. Cette collusion entre la mort et l'eau est surtout perceptible par l'image de la pluie qui représente le deuxième pôle matériel de l'imagination de la représentation de l'eau.

Au début des deux chapitres qui ouvrent la première et la deuxième partie du roman, la pluie s'interpose à deux reprises de façon inattendue. Elle oblige dans un premier temps les musiciens dans une fameuse boîte de nuit à déguerpir. Et au début de la deuxième partie du roman, ce sont des pluies torrentielles du mois de juillet qui nettoient tout sur leur passage, inondant toute une ville en rendant la circulation pratiquement impossible, et transforment les rues en torrent. La surabondance de l'eau de pluie aboutit finalement à une noyade inéluctable.

pendant des heures à écouter au bord des eaux. Elles ont la même qualité que ce coin de delta, paisibles, réconfortantes. »

² « I loved life to be still mysterious. I took my books down there to read, during the holidays. »

³ « I suppose I can never wholly escape water, but I do not love things of death'. »

Cependant, le jeu avec l'image de la pluie reste très subtil. Le narrateur évoque la pluie surtout au moment où les principaux protagonistes sont dans des boîtes de nuit (p. 16, 17, 19, 22, 23-24, 32, 35). Ainsi, la pluie, l'un des personnages centraux du récit, se présente d'abord comme un opposant. A la tendance à la réjouissance, à l'évasion dans les boîtes de nuit qui constituent la préoccupation première de Sagoe, Bandèle, et Dehinwa, la pluie se présente comme un opposant que les « noceurs » doivent à tout moment affronter :

The party between them and the rain scrambled up and fled as a sudden uplift swamped them, spraying Sagoe's table in hard mists. Bandele reached a long thin leg and stripped the deserted table on its edge, so it made shield. Sagoe shivered suddenly and Dehinwa's tone turned anxious. 'You are shivering', testing Sagoe's head for fever. 'It's only the damp', he said, 'I am not shivering but I can't get used to the damp.' » (Soyinka, 1965 : 15)⁴

La pluie qui tombe sans discontinuer sur tous les lieux du récit, les flaques d'eau et l'orage sont des motifs omniprésents. Tout le roman est ainsi jalonné par ces apparitions régulières de la pluie, soit en tant que simple circonstant, soit en tant qu'actant. Elle favorise ou gêne les personnages jusque dans leurs plus simples faits et gestes. Au début de ce livre, on trouve Egbo, Sagoe, et Bandele dans un dancing et c'est la pluie qui les oblige à quitter les lieux :

The 'plop' continued some time before its meaning came clear to Egbo and he looked up at the leaking roof in disgust, then threw his beer into the rain muttering. 'I don't need his pity. Someone tell God not to weep in my beer.' (Soyinka, 1965 : 7)⁵

⁴ « Un groupe assis plus près qu'eux de la pluie se leva précipitamment et s'enfuit, submergé par une rafale inattendue qui aspergea la table de Sagoe d'embruns serrés. Bandele avança une longue jambe maigre et fit basculer la table abandonnée pour en faire un écran. Sagoe se mit soudain à frissonner, et la voix de Dehiwa prit une intonation inquiète. "Tu trembles", dit-elle en lui passant la main sur le front pour savoir s'il faisait de la fièvre. "C'est l'humidité", dit-il " je ne tremble pas mais je ne peux pas m'habituer à l'humidité". »

⁵ « Le " ploc" continua quelque temps encore avant qu'Egbo ne comprit ce dont il s'agissait. Il lança alors un regard de dégoût vers le toit qui fuyait et jeta sa bière dans la pluie en marmonnant : " Je n'ai pas besoin de sa pitié. Que quelqu'un dise à Dieu de ne pas pleurer dans ma bière". »

Cette maison qui laisse couler de l'eau ne joue plus sa fonction d'abri. Elle ne protège ni les musiciens ni les spectateurs. Un peu plus tard, cette pluie moins abondante sera quadruplée. Elle inonde les rues, salit les promeneurs, et constamment, met tout le monde en insécurité : Sagoe « avait dépassé cinq ou six voitures abandonnées et, comme toujours, s'était mis à saluer la Pluie, la Grande Egalisatrice. Et c'était un autobus qui l'avait éclaboussé. » (Soyinka, 1965 : 107)⁶

1.3. L'échec politique et la problématique de la conservation et de la protection

L'échec politique est l'une des clés de l'interprétation de ces pluies qui noient tout sur leur passage, occasionnant un désordre indescriptible⁷. La pluie condamne les individus à patauger dans la boue, parce que les routes ne sont pas bien entretenues. Au chapitre 11, évoquant la pluie au mois de juillet, Wole Soyinka emploie une série de métaphores comparatives. La pluie est le taureau égorgé, la peau du ciel percée de mille blessures : « En juillet les pluies se muent en artères tranchées du taureau sacrifié. La peau du ciel-taureau percée de mille blessures en ses bosses noires convulsives de nuages gavés pour ce seul événement » (Soyinka, 1965 : 155)⁸.

Les nombreuses pluies qui traversent le récit de Wole Soyinka sont soulignées à cet endroit du texte par l'image du « sang des habitants de la terre [qui] se mêle aux torrents blêmes du taureau moqueur [qui] s'écoule en flots éternels dans les profondeurs » (Soyinka, 1965 : 155)⁹. Cette métaphorisation peut également être interprétées comme des signes d'une fatalité inéluctable.

⁶ « Sagoe had passed the fifth or sixth abandoned car, and had begun as always to salute Rain the Great Leveller. And a bus it was which splashed him. »

⁷ Dans notre thèse de doctorat intitulée *Les figures spatio-temporelles dans le roman africain anglophone et francophone*, nous avons évoqué la vision apocalyptique de l'eau.

⁸ « The rains of May become in July slit arteries of the sacrificial bull, a million bleeding punctures of the sky-bull hidden in convulsive cloud humps, black, overfed for this one event, nourished on horizon tops of endless choice grazing, distant beyond giraffe reach. »

⁹ « The blood of earth-dwellers mingles with blanched streams of the mocking bull, and flows into currents eternally below earth. »

Dans la même veine, l'imagerie de la sensualité et de l'humidité féminine est aussi représentée par la pluie. Elle favorise la rencontre de l'homme avec la femme et fait en même temps de la femme la prisonnière de son amant. Egbo en a fait la merveilleuse expérience : « Comme la pluie isole [...] rejetant le monde et vous abandonnant à l'être aimé » (Soyinka, 1965 : 25)¹⁰. En accord avec cette fusion du chaud et du froid, le cinquième chapitre de la première partie commence et se clôt sur la note d'une certaine fusion entre la chaleur masculine et l'humidité féminine présentée sous forme de la pluie. Aussi entre la surface que représente la ville, une métonymie de l'homme, et la profondeur de la forêt, la métonymie de la femme, humide, silencieuse où dans son sein se tiennent des cérémonies secrètes.

Sur le plan des métaphores excessives sur l'imagerie de la pluie, *Les Soleils des Indépendances* offre des exemples intéressants. L'eau de la pluie est rarement présentée comme un élément bienfaisant. Mais bien plus pour ses effets maléfiques. C'est la pluie qui fait de la capitale de la république de la Côte des Ebènes une ville malpropre, gluante et sale :

La pluie avait monté l'avenue jusqu'au cimetière, mais là, soufflée par le vent, elle avait reculé et hésitait à nouveau, mais déjà des éclaircies brillaient sur la lagune et le cimetière dégageait [...]. Vers la mer, la pluie grondante soufflée par le vent revenait, réattaquait au pas de course d'un troupeau de buffles. Les premières gouttes mitraillèrent et se cassèrent sur le minaret (Kourouma, 1970 : 25-26).

Les nombreuses pluies qui traversent le récit d'Ahmadou Kourouma sont souvent interprétées comme des signes précurseurs de la fatalité : la colère d'Allah ou les bouleversements de l'histoire. On peut les comparer au vent de l'harmattan qui afflige les hommes, les animaux et toute la nature. La pluie et l'harmattan se lisent donc comme des signes évidents de l'apocalypse qui plane en permanence sur le monde dans lequel vivent Fama et ceux qui font son histoire. Le feu et le déluge pouvant signifier l'anéantissement inéluctable de l'univers. On dirait donc

¹⁰ « 'As the rain isolates [...] beating out the world and surrendering you to a lover.' »

que chaque fois que les forces de l'univers se manifestent, elles le font toujours dans des violences excessives et meurtrières, comme si plus aucun ordre ne pouvait être sollicité par aucun équilibre possible.

2. La stérilité et la violence de la nature

Lorsque Salimata offre un sacrifice afin de conjurer la stérilité, la pluie s'impose à la circonstance comme le signe même de la violence de la nature, violence qui s'est acharnée sur elle, depuis la douloureuse excision. Ce qui rend l'interprétation qu'en donne le marabout Abdoulaye plus fantaisiste. Tout est plein de signes qui annoncent un autre signe incontestable aussi : le bouleversement de l'univers. Dans le même sillage, la « pureté » du ciel de Togobala s'oppose à la souillure, à la « bâtardise » du ciel urbain. Le soleil, la pluie et les orages de l'espace urbain étant des puissances malfaisantes de la nuit.

Dans *Le Cercle des Tropiques*, c'est encore la pluie qui accentue les aspects pathétiques de la misère des chômeurs rassemblés près du port où elle s'abat sur des personnages faméliques :

Nous étions, comme d'habitude, des centaines de chômeurs amassés devant l'entrée du port de Porte Océane lorsqu'une pluie sans merci s'abattit sur nous. Nous nous dispersions pendant que les trombes d'eau trempaient nos guenilles. Les plus chanceux trouvaient un refuge sous les vérandas, les autres s'agglutinaient sous les arbres. En quelques minutes, les eaux avaient creusé d'innombrables rigoles dans le terrain vague. En cette période pluvieuse, nous semblions encore plus désespérés. Nos haillons sales dégageaient une odeur putride.
(Fantouré, 1972 : 40)

L'image maléfique de la pluie sera reprise à la fin du récit par le narrateur. Dans le cauchemar du héros vers la fin de son aventure picaresque, l'expression symbolique de ses angoisses macabres est un déluge qui entraîne un raz-de-marée

de boue qui inonde le chemin emprunté par une foule de personnes en déperdition. Cette boue finit par envahir toute la ville, puis elle la détruit :

La pluie s'était mise à tomber pendant des jours et des nuits. Les eaux avaient recouvert notre chemin, puis elles avaient monté. Peu à peu, la route est devenue boueuse. La boue nous montait jusqu'aux genoux, des gens mouraient pendant que sur nos têtes apparaissaient les charognards qui volaient, planaient sur nous avant de se poser pour se régaler des cadavres de nos compagnons que nous n'avions plus la force d'enterrer, car nous avons peur que l'eau et la boue ne nous recouvrent aussi (Fantouré, 1972 : 280).

Avec cette pluie diluvienne, et par ricochet l'ensemble des pluies qui inondent les textes, émerge en effet l'image désespérée d'un monde en décomposition, accablé par la malédiction céleste, et embourbée comme dans le passage cité dans un malheur¹¹. La pluie dont l'arrivée est attendue avec patience et saluée avec joie dans bon nombre de sociétés africaines, car elle fait revivre les terres assoiffées et assure la subsistance des communautés, connaît malheureusement dans la prose un sort différent¹². Elle n'est plus l'élément fécondant, porteur de vie et d'espoir, symbole d'un devenir positif, mais celui qui noie, engloutit et décompose la matière, symbole de dépérissement fatal.

CONCLUSION

L'eau et la pluie omniprésentes, deux éléments de l'imaginaire matérielle se diversifient et s'enrichissent par toute une constellation qui rassemble deux archétypes dont l'eau (sous forme de fleuve et pluie) et son revers qui est le soleil. Ces archétypes donnent aux textes notamment dans leur paysage descriptif une profondeur poétique. Dans *The Interpreters* l'eau est placée sous le double signe de la pluie et du fleuve, symboles purificateurs et initiatiques qui jalonnent les

¹¹ Cette description est proche de l'image de la prison, largement développée par Florence Paravy dans son article : « La prison dans le roman africain », in *SEPIA*, n° 17, 1994, p.24-25.

¹² Comme le souligne Michel Maffesoli, nous assistons en quelque sorte à un « retour du tragique dans les sociétés post-modernes ».

parcours initiatique du personnage Egbo. Dans son acception par les sociétés africaines traditionnelles, l'eau est un élément qui féconde la terre, la rend fertile, ou qui peut dans certains cas d'excès détruire les récoltes. Pour apaiser les excès de la pluie, ou pour la faire venir quand elle tarde à arriver, les ancêtres avaient prévu des sacrifices qui pourraient rendre les dieux plus cléments envers les hommes. Or les romans *The Interpreters*, *Les Soleils des Indépendances* et *Le Cercle des Tropiques* illustrent bien le bouleversement de cet ordre « naturel ». Son évocation est alors chargée de métaphores. Elle rappelle ainsi un monde en décomposition et en putréfaction. « L'ordre naturel » étant bouleversé par l'homme, qui est incapable de conjurer les forces de la nature. Le roman est ainsi devenu le lieu d'un vaste drame cosmique où s'affrontent vent, nuage, pluie, soleil et terre.

Bibliographie sommaire

BACHELARD (Gaston), *L'eau et les rêves. Essai sur l'imaginaire de la matière*, Paris, José Corti, 1942.

BACHELARD (Gaston), *L'air et les songes. Essai sur l'imaginaire du mouvement*, Paris, José Corti, 1943.

BACHELARD (Gaston), *Psychanalyse du feu* [1938], Paris, Gallimard, 1985.

BACHELARD (Gaston), *Poétique de l'espace* [1957], Paris, PUF, 1985.

DURAND (Gilbert), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale* [1969], Paris, Dunod, 1992.

DURAND (Gilbert), *Champs de l'imaginaire. Textes réunis par Danièle Chauvin*, ELLUG, Université Stendhal de Grenoble, 1996.

FANTOURE (Alioum), *Le Cercle des Tropiques*, Paris, Présence Africaine, 1972.

KOUROUMA (Ahmadou), *Les Soleils des Indépendances*, Paris, Seuil, 1970.

MAFFESOLI (Michel), *L'instant éternel : le retour du tragique dans les sociétés post-modernes*, Paris, Denoël, 2000.

Pour citer cet article : SONGOSSAYE M., « La métaphorisation de l'eau, image de reproduction dans la prose africaine anglophone et francophone », *Annales de l'Université de Bangui*, série A, n° 8, juin 2019, www.credef-ub.org/

PARAVY (Florence), « La prison dans le roman africain », in *SEPIA*, n° 17, 1994, p.24-25.

SONGOSSAYE (Mathurin), *Les figures spatio-temporelles dans le roman africain anglophone et francophone*, Lille, ANRT, 2005.

SOYINKA (Wole), *The Interpreters [Les Interprètes]*, Londres, Deutsch, 1965.